Jacques MARITAIN, *L'impossible antisémitisme*, précédé
de Jacques Maritain et les juifs, par Pierre Vidal-
Naquet

Paris, Desclée de Brouwer, 1994, nouv. éd., 2003, 217 p.

Marion Duvauchel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7149>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7149

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marion Duvauchel, « Jacques MARITAIN, *L'impossible antisémitisme*, précédé de Jacques Maritain et les juifs, par Pierre Vidal-Naquet », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 31 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7149> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7149>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

mité accorder aux textes écrits, archives suspectes qui prétendent en reproduire l'essence ? À cela pallie l'insondable carrière des correspondances, élargie encore par la minutie des chercheurs concernés, des plus « ouvertes » aux plus intimes. On saura, dans le présent ouvrage, leur conférer une autorité scientifique souvent déniée et en épuiser l'enseignement. Au risque parfois de faire parler cette empirie au-delà de son savoir... encore ne serait-ce là que délit d'intuition qui ne fait qu'ajouter proposition à la problématique des salons.

Si l'on peut, toutefois et accidentellement, s'agacer des accumulations de détails érudits, s'impatiser des charmes balzaciens de biographies interminablement étirées, ces actes s'avèrent cependant un document précieux. Nécessaire à tout étudiant en lettres, il est indispensable à quiconque entend problématiser la question des « milieux intellectuels », des formes de sociabilité qui s'y pratiquent, des enjeux culturels qui s'y préparent. Retenons que dans cette marqueterie universitaire s'assemble, se rassemble, un savoir dispersé, et surtout un savoir original que Lagarde, Michard et autres encyclopédistes à la vue sélective avaient peut-être laissé dormir au fond des sources... Retenons enfin un ouvrage de mémoire dont on souhaiterait qu'il puisse être le premier exemplaire d'une série éducative destinée au récit de la sociabilité littéraire régulière du XVI^e siècle à nos jours. Est-ce trop attendre ? Car sont-ils encore si multiples ces espaces de la conversation littéraire ? À s'immerger dans ce passé ou « parler philo » qui pouvait être, et pour beaucoup, le quotidien et l'essentiel d'un jour, on se prendrait à regretter, à vouloir par quelque magie participer de ces lointaines assemblées d'esprit. On referait presque, avec Marguerite de Valois, le rêve humaniste d'une éducation par les Lettres.

Maria Pourchet
CREM, université de Metz

Jacques MARITAIN, *L'impossible antisémitisme*, précédé de *Jacques Maritain et les juifs*, par Pierre Vidal-Naquet.
Paris, Desclée de Brouwer, 1994, nouv. éd., 2003, 217 p.

Entre 1921 et 1942, Jacques Maritain rédige un certain nombre de textes sur ce qu'il est convenu d'appeler la question juive. Né en 1882, il est élevé dans le protestantisme libéral, au sein d'une famille anciennement républicaine (il était le petit-fils de Jules Favre qui avait été, sous le Second Empire, l'avocat d'Orsini et le premier ministre des Affaires étrangères du gouvernement de la Défense nationale) et, bien que né d'un père catholique, il fut baptisé par un pasteur protestant (« Le protestantisme, qu'il soit inné ou acquis, était alors la religion de la République »). Voici comment, dans un texte intitulé *Confession de foi*, il résume aussi simplement que possible l'expérience intellectuelle acquise. Il s'agissait de la traduction en français, en 1941, d'un essai publié d'abord en anglais à la demande de son éditeur, essai intitulé *I believe* : « J'ai été instruit pendant mon enfance, dans le "protestantisme libéral". Ensuite j'ai connu les divers aspects de la pensée laïque. La philosophie scientiste et phénoméniste de mes maîtres de la Sorbonne avait fini par me faire désespérer de la raison. Un moment j'avais cru que je pourrais trouver la certitude intégrale dans les sciences, Félix le Dantec pensait que ma fiancée et moi deviendrions les disciples de son matérialisme biologique (...). Bergson fut le premier qui répondit à notre désir profonde de vérité métaphysique : il libéra en nous le sens de l'absolu » (p. 136).

Ainsi passe-t-il par l'état d'esprit de l'idéaliste libre-penseur, du converti inexpérimenté, puis du chrétien conscient des difficultés et de l'ampleur de la tâche. Dreyfusard ardent, il est très lié à Ernest Psichari (le petit fils d'Ernest Renan). Tous deux rivalisent d'ardeur dans un socialisme vague et généreux. Les intellectuels d'alors avaient de douces illusions sur l'efficacité des Universités populaires pour la moralisation du peuple. Jacques Maritain et son ami vivaient parmi les idées les plus avancées et, s'ils se distinguaient, c'est par un idéalisme plus présomptueux que

militant. Très jeune d'ailleurs il est socialiste de tendance, de cœur. Mais il tiendra dans son *Carnet de Note* (1954) à préciser sa position sur la question : « Si je ne renie point, loin de là, l'estime et l'amour du peuple ouvrier qui s'étaient développés en moi et que j'ai toujours conservés, j'ai horreur du feu mauvais et des lieux communs de guinguette révolutionnaire dont il se nourrissait alors » (p. 86).

Il y a dix ans, l'historien Pierre Vidal-Naquet offrait une remarquable mise en perspective chronologique et historique de ce que Jacques Maritain avait écrit sur la question juive. L'ouvrage fait aujourd'hui l'objet d'une réédition. Ce travail s'appuie sur quatre textes successifs : *À propos de la question juive*, publié en 1921 dans *La vie spirituelle*. *L'impossible antisémitisme*, repris dans le volume collectif *Les Juifs* (Daniel-Rops, éd., Paris, Plon, 1937) puis dans *Questions de conscience et le Mystère d'Israël. Les Juifs parmi les nations* (1938) et *La persécution raciste en France*, message radiodiffusé de New York en 1942. À ces quatre textes qu'il commente et analyse tout en les resituant dans un contexte et une évolution, l'historien ajoute les échos d'une polémique constitués de cinq textes : *Les Juifs, Céline et Maritain*, par André Gide, suivi de *La Réponse à André Gide* de Jacques Maritain, *L'essence spirituelle de l'antisémitisme* par Emmanuel Levinas qui souligne ce qu'est la « métaphysique de l'antisémitisme », ce naturalisme éperdu et qui rend hommage au philosophe catholique « à sa charité de chrétien, à sa générosité de Français, à sa pénétration de penseur » (p. 175) en soulignant, dans la pensée de Jacques Maritain, une solidarité qui « exprime la même émotion ressentie en face des choses, la même destinée étrangère au monde ». Enfin, *Jacques Maritain et la question juive* par Marcel de Corte, article publié le 17 mars 1939, et suivi du *Mystère d'Israël*, qui constitue la réponse de Jacques Maritain.

Il faut d'abord saluer l'honnêteté intellectuelle d'un historien qui ne prétend nullement à un regard désincarné, qui dit « d'où il vient » et les conditions concrètes de sa découverte de l'œuvre de Maritain, c'est-à-dire « la préhistoire du présent texte » (p. 16). « Qu'un historien tende à l'objecti-

vité, c'est là la moindre des choses. Cela ne doit pas l'empêcher de s'interroger sur l'origine de son propre regard » (p. 12). Comme pour beaucoup d'hommes de cette génération semble-t-il, Jacques Maritain fut pour l'historien le personnage principal des *Grandes Amitiés*, la biographie de son épouse Raïssa. Dans cette famille, on avait lu *L'Étrange défoite* de Marc Bloch comme aussi *À travers le désastre*, texte rédigé en 1940. Deux faits frappent alors le futur historien : « Le lyrisme désespéré comme l'acuité d'une analyse politique assez proche de celle de Marc Bloch ». Comme le souligne avec justesse Pierre Vidal-Naquet, Jacques Maritain « est un lyrique et un mystique » tandis que Marc Bloch était un homme des Lumières, mais il est d'abord un philosophe. Ce sont donc aussi les aspects philosophiques de cette réflexion sur la question juive qui sont soulignés. Mais, il prend d'abord soin – le fait est assez rare pour être – de distinguer le Jacques Maritain d'avant 1930, bien moins connu et étudié que le Jacques Maritain de la plus grande maturité, et surtout celui devenu politiquement indépendant. Il dégage ensuite les rapports du philosophe avec un certain nombre de grandes figures de l'époque : Léon Bloy, Charles Péguy, Henri Bergson dont il fut l'élève avant d'en être l'âpre critique, et dans le domaine politique, Charles Maurras et Henri Massis. Il rappelle également les attaques dont il fit l'objet en tant qu'époux d'une femme juive. En bref, tout ce qui conditionne – au moins partiellement – la réflexion engagée jusqu'au tournant que représente *Primaauté du spirituel* où il se retire avec éclat de l'Action française.

Si Pierre Vidal-Naquet met en évidence l'évolution de Jacques Maritain depuis le texte de 1921 jusqu'à celui de 1942, c'est sur le texte de 1937 qu'il insiste. Tout particulièrement à cause des réactions qu'il suscita alors. En particulier, le texte d'André Gide « publié dans la NRF d'avril 1938 a d'abord le mérite de nous rappeler que la conférence de 1938 est contemporaine des deux pamphlets de Louis-Ferdinand Céline, *Bagatelles pour un massacre*, dont parle André Gide, et *l'École des cadavres* qui lui est postérieur » (p. 48). L'écrivain prend – ou feint de prendre – l'ouvrage de Louis-Ferdinand

Céline pour un canular: Pour lui, il en va avec *Bagatelle* comme pour *Voyage au bout de la nuit* : « il empile "haut comme un sixième" des blagues pathétiques et sans importance, comme l'on espère bien qu'il continuera de faire dans les livres suivants » (p. 161). Pour André Gide, Louis-Ferdinand Céline « est un créateur. Il parle des Juifs, dans *Bagatelles*, tout comme il parlait, dans *Mort à crédit*, des asticots que sa force créatrice venait à créer » (p. 159). La réponse du philosophe est cinglante. Après avoir rappelé que la question juive, telle qu'il l'aborde, n'est nullement confessionnelle, mais raciale, il en souligne la portée et rappelle son intention : la poser de telle sorte que le sens authentique de la notion fasse s'évanouir le mythe « du grand dolichocéphale blond aux yeux bleus en lequel se reconnaissent aujourd'hui tant de Germains bruns aux yeux noirs, et auquel ils dédient dans leur sanctuaire intérieur une piété totémique » (p. 166). La conclusion est tranchante : « On ne peut pas aujourd'hui (et a-t-on pu jamais le faire ?) parler de la question juive avec frivolité, ou en suivant complaisamment son humeur et ses ressentiments, ou avec l'euphorique truculence qu'un faiseur de bagatelles met à décrire ses asticots » (pp. 168-169).

Mais le plus intéressant n'est pas là. Il est dans l'analyse de la réflexion du philosophe et « au centre de sa réflexion sur les Juifs, il y a en 1937-1938, comme déjà en 1921, un texte capital à ses yeux puisqu'il est un chrétien catholique, et capital aux nôtres puisqu'il a été jugé tel : le chapitre IX de l'épître aux Romains de saint-Paul » (p. 42). De ce texte, il résulte un élément clé, une idée qui gouverne l'essentiel de la réflexion : « les Juifs ne sont ni une race, ni une nation, ni un peuple », mais « un mystère » dont Jacques Maritain tirera le titre d'un livre, *Le mystère d'Israël*. Selon l'historien, une telle croyance est un phénomène important même s'il ne peut le suivre sur un tel terrain, mais il en tire toutes les conséquences philosophiques possibles. Elles sont décisives. Elle implique d'abord qu'ils ne sont pas une nation, mais que ce qui se constitue en Palestine « est mieux qu'une nation, un État en gestation » (p. 43), qu'ils ne sont pas une race, ce qui récuse ainsi la solution hitlérienne dont Jacques Maritain percevait mieux que beaucoup pour ne pas dire mieux que personne

la logique criminelle. Mais s'il récuse ainsi aussi bien le ghetto que l'exclusion hitlérienne, s'il est conscient de la nécessité d'aider l'émigration même s'il ne pense pas que le sionisme puisse offrir une solution globale, s'il est soucieux d'un pluralisme que ne connaît pas la tradition jacobine (p. 44), il n'est cependant pas vraiment de réponse pour lui à la question juive : « Israël est dans le monde et n'est pas du monde ». Formules qui ont chez lui toute leur force religieuse même si, comme le remarque l'historien, « elles sont susceptibles d'être laïcisées ». Il ne renonce pas – et pourquoi le devrait-il ? – à l'idée, la gnose, précise l'historien, de l'intervention de Dieu dans l'histoire (p. 45). C'est que cette idée soutient la notion même de mystère et que pour Jacques Maritain, le peuple juif est un mystère. Comment même le pourrait-il ? La philosophie de l'histoire de Jacques Maritain est fondée sur quelques lois axiomatiques qu'il établit dans *Pour une philosophie de l'histoire* (Paris, Éd. du Seuil, 1959) : « L'une d'elle est la loi tout à fait générale et simple suivant laquelle le froment et l'ivraie croissent ensemble dans l'histoire humaine ? [...] La marche de l'histoire est un double progrès simultané dans le bien et le mal » (in : OE complète, Éd. Fribourg saint-Paul, Vol X, p. 620). Il en découle une question dont Pierre Vidal-Naquet a perçu toute l'importance – et qui n'a rien perdu de son actualité –, formulée par le cardinal Journet dans une discussion avec son ami : « La réussite de l'État d'Israël, – due non aux méthodes de Gandhi mais à la violence – est-elle voulue ou permise par Dieu » (p. 56).

Il faut remercier un historien de cet effort tenté – et réussi – de rendre justice à « la quête de sens » passionnée d'un philosophe catholique dans un domaine où l'irrationnel le plus monstrueux s'est donné libre cours : « Pour ceux dont je suis, qui sans méconnaître les traits particuliers que les Juifs tiennent de leur longue histoire, n'en considèrent pas moins fondamentalement les Juifs comme des hommes comme les autres, les éloges que le philosophe thomiste adresse à Israël ont de quoi faire rougir » (p. 49).

Marion Duvauchel
IUFM Valenciennes